

# L'absurde a parfois du génie

«Tram 83» de Fiston Mwanza Mujila embarque le lecteur à bord d'un roman aux lignes électrifiées.

SOPHIE CREUZ

«**I**lest villes qui n'ont pas besoin de littérature: elles sont littérature», à l'évidence, la celle du «Tram 83» en est une. Mégapole africaine d'un pays imaginaire, ressemblant à s'y méprendre à la République démocratique du Congo, elle suinte la misère et la débrouille mais délie l'esprit et l'imaginaire. La capitale attire l'Arrière-Pays, se métisse à tous les possibles; aux aspirations des provinciaux venus survivre, accrochés à leurs rêves – et en attendant à la croupe de très jeunes filles – et à celle des «touristes à but lucratif».

Fiston Mwanza Mujila dévide un premier roman étourdissant, électrique, chaloupé, drôle et désespéré à la fois. Le lecteur embarque à la suite de Lucien, pur et jeune idéaliste, porté par la littérature, qui tente d'écrire un conte-théâtre, bientôt hué par la faune du Tram 83.

Lucien ne boit pas, ne fume pas, ne drague pas mais qu'est-ce qu'il cause! L'auteur lui emboîte le pas avec cette écriture logorrhéique qui emprunte son rythme vertigineux aux montagnes russes, au train fantôme et à ses surprises.

Dans ce récit ligneux qui s'enroule autour de lui, le lecteur progresse armé d'un coupe-coupe. Il doit accepter les digressions savoureuses, repousser les nombreux personnages secondaires qui montent en marche et tentent de tirer la couverture à eux, courtisent Lucien, l'amadouent, l'incitent à abandonner ou à élaguer, voire à teinter son roman d'exotisme colombien, plus vendeur.

Baroque, pourtant «Tram 83» l'est à suffisance, avec ses putains à peine pubères, qui dans un roman de Garcia Marquez seraient tristes, alors qu'ici elles troquent leur infâme esclavage contre une gouaille enjouée à faire pâlir Arletty.

La frénésie langagière serpente avec brio, ne lâche jamais le thème, tandis que les phrases font chorus, ménagent des solos, emportent le corps et le sens. François Villon et sa faune ne sont jamais loin non plus de cette nef des fous, patentés ou non, qui tente de détourner Lucien de son chemin «goncourable». Fiston Mwanza Mujila donne des couleurs et de la noblesse au petit peuple des bas-fonds qui escroque plus misérables que lui, en y trouvant de la philanthropie. Et le son-dide est ici superbe et inventif.

## «Si tu ne caresses pas j'appelle les Américains»

En arrière-fond, sont là toutes les plaies de l'Afrique, violée, pillée, éventrée, séduite et bientôt abandonnée par les Chinois ou autres post-nouveaux coloniaux venus excaver la mine de l'Espérance. Sexe, drogue, alcool sont les rois mais Fiston Mwanza Mujila sait doser les mélanges, et rendre, par la langue, dignité et liberté à ceux qui en sont privés. On rit aux éclats de la morgue des filles, «libres et démocratiques comme le Congo», qui se vendent avec bagout, singent Monsieur Jourdain dans le registre de l'amour et reprennent à leur compte les clauses internationales des accords bilatéraux. «Pour moi,

dit l'une d'elle, les préliminaires c'est comme la démocratie. Si tu ne caresses pas, j'appelle les Américains.» L'absurde a souvent du génie.

Ce «Tram 83» – allusion à notre tram bruxellois qui emmène les noctambules jusqu'au bout de la nuit – nous est servi sur le mode de la comptine maraîchère, celle qui porte sur sa tête des pommes dans un panier. Cela roule, se mélange, passé-présent repassent la tête entre les portes tambour de cette Afrique centrale, ventre affamé et nourricier à la fois. L'auteur joue des clichés, ceux des Blancs et des Noirs sur eux-mêmes, mais l'arroseeur arrosé n'est pas dupe, enfin pas tout à fait, qui reprend à son compte les travers des exploités,

## Fiston Mwanza Mujila dévide un premier roman étourdissant, drôle et désespéré à la fois.

perçoit et percole au passage la sueur des travailleurs. Roman total, «Tram 83» fait œuvre des splendeurs et misères de cette Afrique qui «appartient aux territoires ayant déjà franchi le cap des souffrances intérieures.»

«Tram 83» de Fiston Mwanza Mujila chez Métailié, 208 pages, 16 euros.



© PHILIPPE MATSAS



## Bande Dessinée

### Les héroïnes de Bourgeon atteignent la maturité

Pas loin de 35 ans de carrière mais seulement trois séries majeures fortes d'une trentaine d'albums. François Bourgeon est un auteur rare mais néanmoins important. Chacune de ses sorties marque le lecteur et chaque série qui s'arrête est comme un déchirement. «Je ne suis pas si lent que le rythme de parution peut le laisser penser, fait-il remarquer avec malice. Si l'on regarde le nombre de pages, cela revient à un album de 46 planches chaque année. Ce n'est pas si mal... J'ai besoin de mûrir mon récit. J'aime triturer, condenser, épurer au maximum.»

Initiée il y a plus de 20 ans, la série Le Cycle de Cyann connaît son épilogue au terme de ce 6e et dernier tome. «Initialement nous l'avions prévue en 5 tomes, mais le dernier aurait été trop volumineux pour tout faire passer. Autant en faire deux.»

Il y a 20 ans, Bourgeon et son compère Claude Lacroix, savaient exactement où leurs personnages allaient les emmener et comment Cyann, cette sale gosse de riche, snob, hautaine et imbue d'elle autant que de sa condition, allait évoluer. Dans Les aubes douces d'Aldalarann, qui clôt («définitivement», assure-t-il) le Cycle de Cyann, sa dernière héroïne en date semble avoir atteint la maturité, comme la

plupart des autres héroïnes créées par Bourgeon.

«On a toujours du mal à voir partir ses enfants, mais ce serait égoïste de les retenir. On n'abandonne pas notre personnage, on s'éloigne. C'est normal dans la vie», avoue-t-il, paternaliste.

Vingt ans de vie commune au cœur de l'univers des mondes d'Olh et d'Ilo. Parce que Bourgeon et Lacroix ne se contentent pas de raconter une histoire, ils créent un univers complet, d'une richesse inouïe et donc le lecteur ne voit finalement que la partie émergée. «J'ai toujours été très préoccupé et attiré par l'élasticité du temps et par les limites des paradoxes temporels. C'est fascinant parce que cela ouvre presque toutes les portes. Mais cela nous amusait encore plus d'imaginer un monde du futur sur la base des préoccupations actuelles. Cela nourrit notre travail pour élaborer l'univers d'Ilo.»

Un monde fait de ses relations sociales en castes imperméables, à l'alphabet runique, au décorum grandiose... Tout est pensé, créé, inventé pour donner au récit une parfaite cohérence. Comme pour Les Passagers du Vent, Bourgeon recrée d'ailleurs certains éléments en maquettes en trois dimensions.

Certains lecteurs se sont d'ail-

leurs fait un jeu de découvrir tous les pans de ce monde. «J'ai reçu des lettres entièrement écrites dans l'alphabet d'Olh et qui n'a jamais été expliquée nulle part!» s'esclaffe Bourgeon.

Il ressort un récit empreint d'écologie, qui guide une grande partie du vocabulaire narratif des auteurs et de Bourgeon en particulier qui a toujours eu une affection particulière pour les environnements liquides, très humides voire étouffants et souvent végétaux. «On n'est pas seuls sur terre. Il y a urgence à régler les problèmes que nous causons... Cela fait partie de mes inquiétudes et cela me semble intéressant d'en discuter avec les lecteurs.»

Autre constante dans le travail de Bourgeon, la présence d'héroïnes féminines. Cyann, dans cette dernière série, Isabeau puis Zabo dans «Les Passagers du Vent», Mariotte dans «Les compagnons du Crépuscule»... Des femmes, aux rondeurs sensuelles, mais au tempérament très trempé, sans pour autant être masculin. «Au départ, j'ai dessiné des filles par hasard parce que travail-

lais pour un magazine de filles. Ensuite, je dois bien reconnaître que c'est devenu plus agréable à dessiner que des hommes...», explique Bourgeon avec un sourire.

«Mes personnages ont toujours évolué dans un environnement plutôt masculin, assez dur, voire même violent. Il me semblait plus intéressant de prendre le point de vue d'une femme, cela donne une approche totalement différente. Or je n'aime pas beaucoup suivre la voie la plus facile.»

Riche et inventive, la série n'en a pas moins eu un destin particulièrement mouvementé qui explique aussi en partie son rythme de parution, un peu erratique. Lancée chez Casterman, elle est bloquée suite à un litige avec l'éditeur. Elle renaît chez 12Bis... qui tombe en faillite «Pas vraiment de ma faute... Je tiens à ma liberté d'auteur et si un éditeur change les règles du jeu... J'ai aussi joué de malchance. Mais j'aime les petites équipes au contact très direct. Mais, on a fini par y arriver...», dit-il, avec un sentiment mêlé de regrets et de soulagement.

LOF

«Les Aubes Douces d'Aldalarann», Le cycle de Cyann tome 6, Bourgeon et Lacroix, Delcourt.



© DELCOURT

